

Comment servir la langue basque*

(How to serve the Basque Language)

Mathieu, Mgr.

[BIBLID \[1136-6534\(1998\)11:7-24\]](#)

"Nous devons nous servir de la langue basque", dit Mgr. Mathieu dans sa leçon inaugurale des travaux du VIII^{ème} Congrès. Et c'est en effet, la seule et unique façon pour une langue de montrer sa vitalité, d'être une langue qui sert et dont on se sert, comme la marche se démontre en marchant.

"Euskal hizkuntzaz baliatu behar dugu", dio Mathieu monsinoreak VIII. Kongresuko lanen irekitze hitzaldian. Hain zuzen ere, baliagarria izatea eta hiztunek mintzatua izatea da hizkuntza batek bere bizkortasuna erakusteko duen era bakarra, mugimendua ibiliz erakusten den gisa berean.

"Debemos servirnos de la lengua vasca", afirma monseñor Mathieu en la lección inaugural de los trabajos del VIII Congreso. Y es que, en efecto, la única manera que una lengua tiene de mostrar su vitalidad es siendo útil y siendo utilizada por los hablantes, del mismo modo que el movimiento se demuestra andando.

* GH, 1954, nº 3, p. 151-160.

Voici un document qui atteste à l'évidence que les études internationales basques existent non pas seulement sur le papier, mais dans la pleine réalité, puisqu'elles florissent même derrière le rideau de fer.

Un message me parvenait de Prague, du 126. Stalinova, rédigé en ces termes: «*Neure euskarazko idazkien urtean zurea euki nai nuke. Orra zergatik eskatzen dizudan euskarazko lerro batzuek eta zure argazki bat niri bialtzea. Aurrez eskerrik asko. Zure euskararen aldezko lana ongi ezaguna zait*».

J'étais un peu intrigué. Est-ce qu'il n'y avait pas sous-jacentes à ces, lignes authentiquement basques des arrières-pensées sournoisement marxistes.

J'ai confié mon inquiétude à un de mes amis dont je sais qu'il n'a jamais donné de gages au Communisme, à M. Inchausti, lequel m'a appris que l'auteur du message qui m'était adressé, était un ami des Basques et un ami de notre langue.

Vraiment j'ai senti ce jour-là que le titre de Président des Etudes internationales basques n'était pas un vain titre et j'en ai éprouvé un malaise: j'ai eu l'impression de mon incapacité à porter le poids d'un pareil honneur et d'une pareille charge.

J'ai partagé aussi l'indignation du Chanoine Hiriart-Urruty: «*Eskuara errotik aski ontsa ezin ikhasiz ari jakintzun batzu bazter guzietan. Gu, Eskualdunak, huini esker, bethidanik elgarren herritar, odol bereko haurride bagine bezala... Guk behar hau galdu?*»

Il est des savants qui partout, près de nous et loin de nous¹, peinent en essayant d'apprendre à fond le basque. Nous, Basques, qui devons à notre langue une intimité raciale semblable à l'intimité du sang, devons-nous perdre notre langue?

Ces lignes, il est vrai étaient écrites en un temps où la mode dédaignait la langue basque, à une époque aussi où des mesures vexatoires avaient interdit au Clergé de prêcher et d'enseigner le catéchisme en basque. L'unanimité de la désobéissance à cette consigne sectaire l'avait rendue inopérante.

C'était l'époque aussi où les élites intellectuelles du Pays Basque ne s'intéressaient pas à notre langue. Je me rappelle le temps où M. le Dr Broussain Maire de Hasparren, faisait figure d'original parce qu'il se montrait bascophile, tout comme le Docteur Etchepare dont la ferveur et aussi la compétence philologique s'égalaient aux meilleurs ouvriers de notre langue. Enumérant les raisons qui font des Basques une race à part, le Docteur établit une gradation ascendante entre les éléments formateurs de la race et donne la primauté à «*gure hizkuntza zahar, guhauk baino gehiago, orobat auzoek miresten duten, eskuara ederrari*» (à ce vieux langage, que peut-être, nos voisins admirent plus que nous-mêmes, notre basque si beau). «*Dugun atchik eskuara*». C'est avec émotion que j'ai lu les deux articles du Chanoine Hiriart-Urruty, que «*Gure Herria*» a eu l'heureuse idée de rééditer. *Dugun atchik!* C'est pour les Basques un devoir dont les circonstances actuelles soulignent toute l'urgence. Car le Basque risque d'être submergé par l'invasion industrielle, dès que celle-ci fait appel à une main-d'œuvre étrangère. Les exemples abondent.

1. Même au-delà du rideau de fer! Peut-on être, se situer plus loin de la spiritualité basque?

Prenons deux cas typiques dans les deux versants des Pyrénées. Tout près de Saint-Sébastien, les nécessités industrielles ont amené l'immigration massive de plus de 3.000 Gallegos, sans compter d'autres immigrants que la population indigène est incapable d'assimiler.

Dans notre pays, deux localités importantes ont été gagnées par l'industrie: Hasparren et Mauléon. Hasparren ayant sur place une main-d'oeuvre suffisante a pu préserver son identité basque. Vers la même époque, Mauléon est passé du stade agricole au stade industriel. N'ayant pas une main-d'oeuvre autochtone suffisante pour faire face aux nécessités de son industrie, Mauléon a dû faire appel à une main-d'oeuvre espagnole dont l'apport a fait reculer la langue souletine jusqu'à alors parlée par la majorité des Mauléonais.

Il faut bien se rendre compte d'un fait qui s'impose aux moins attentifs. Les préoccupations deviennent de plus en plus utilitaires. Quelle est la langue la plus répandue dans le monde? La langue anglaise. Pourquoi? Parce qu'elle est commerciale. L'Angleterre, les Etats-Unis, les Dominions, c'est le pays des affaires.

Le mauvais temps souffle sur la langue basque. Ecoutons M. Hiriart-Urruty: «*Aro gaichtoaren oldarrak inharrosirik, landarea lotzen zaio ausikian lurrari*». (Secoué par les assauts du mauvais temps, la plante s'enfoncé en la mordant dans la terre où plongent ses racines).

SERVIR COMMENT?

Comment servir notre langue? En s'en servant.

Notre langue a résisté à toutes les invasions.

Dans sa belle histoire de la langue française, Littré remarque que «le latin, par les armes, par l'administration, par les lettres, s'était emparé de l'Italie où il était né dans un coin».

Il s'imposa à l'Afrique où le latin eut l'honneur de servir la pensée de Saint Augustin. Mais il en fut bientôt chassé par l'invasion des Barbares qui assiégeaient Hippone au moment où le grand Docteur fermait les yeux à cette lumière dont il avait tant goûté la splendeur.

Littré note que «le latin supplanta le grec dans la grande Grèce, l'étrusque dans l'Étrurie, le Gaulois dans la Gaule cisalpine. Des trois langues que César signale dans la Gaule transalpine, il ne laissa subsister que l'Armoricain, comme il ne laissa en Espagne, de l'Ibérien, que le Basque retiré sur les deux versants des Pyrénées».

S'il faut mesurer la vitalité d'une langue à sa force de résistance, il est évident que la langue basque témoigne d'une puissante vitalité.

LANGUE CONCRETE

Cependant reconnaissons que le basque est resté la langue des agriculteurs et des Pasteurs. Dans son livre si fervent «*Basaburian*», le Docteur de Jauréguiberry note que le «souletin dispose de trois fois plus de termes que le français (douze au lieu de quatre exactement) concernant l'espèce ovine.» Il soulignait notamment *bihorzekua* qui traduit exactement le *bidens* du latin. Seule une brebis *bidens* pouvait être immolée: «*Oporiet ut ovis. quae hostia est, habeat denles octo et in his duo eminentiores qui, nisi circa bimatum, apparere solent*». (Il faut qu'une brebis, pour être offerte en sacrifice, possède huit dents et parmi ces huit, deux plus grandes que les autres et qui apparaissent vers l'âge de deux ans). *Centum lanigeras mactabat rite bidentes!* (*Enéide*).

Langue de paysans, de pasteurs, langue concrète faite d'observations personnelles.

Ce caractère concret de la langue basque, le Dr Etchepare le signale en termes pittoresques. Il constate: «ez dela jarraiki mendeari, gibel egon dela, chuhur, mutu, hau bethi aitzinago zoalarik, amaso emaiten duela». (Le basque n'a pas suivi le siècle, il est resté en arrière, parcimonieux, muet pendant que le monde marchait toujours en avant. Le basque fait grand-mère, il a des apparences d'aïeule).

Autant dire que le basque se ferme à l'abstraction, pendant que les langues, dans son voisinage immédiat, s'élèvent au-dessus du concret, deviennent langue littéraire, philosophique, scientifique, technique.

Au XVI^e siècle, certains prétendaient que «la philosophie est un fait d'autres épaulés que de celles de notre langue». Alors on estimait que seules la langue latine et la grecque étaient assez mûres pour traiter les hautes questions et qu'à la nôtre n'était dévolue que «le champ du gai savoir et de la poésie».

C'est contre cette méfiance de notre langue française et de ses possibilités d'adaptation que s'insurge Joachim du Bellay.

AXULAR

Nous aussi nous avons parmi nous un Joachim du Bellay qui défend les possibilités d'adaptation et de développement de la langue basque. Il s'appelle AXULAR².

Pourquoi selon lui, le Basque est-il demeuré «hain labur, eskas, hertsia» (court, déficient, étroit)? Parce qu'on ne s'en est pas servi. Parmi les raisons qui lui ont suggéré son GUERO, Axular en indique une au lecteur, *Irakurtzaleari*: Il voulait que son travail «kilika zinitzan eta gutizia bertze ensengu hobeago baten egitera». Il voulait chatouiller le lecteur et faire naître un désir, celui de faire un essai meilleur que le sien!

Notre cher M. Lafitte exprime une pensée analogue dans la Préface qu'il a donnée à son *Euskaldunen Loretegia*. Il fait face à l'objection: Notre vocabulaire basque: *eskas, labur eta motz*. Si le basque est lourd, court, gourde, à qui la faute? A ceux qui ne l'écrivent pas.

Il nous faut des écrivains qui travaillent «eskua ernatuz» (en dégourdissant leur main engourdie), «eta eskuara jaunduz». Jolie expression qui, évoque un souvenir du Romantisme dont l'ambition était de mettre le béret rouge au Dictionnaire. Plus de mots nobles! Plus de mots roturiers! Il semble que M. Lafitte veuille ennoblir notre langue en remplaçant le béret par le chapeau. Pour un Basque revenant des Indes (*Indianoa*) substituer chapeau à béret n'est-ce pas signe de promotion sociale?

Mais M. Lafitte qui souhaite l'extension de la littérature basque se heurte à l'objection: Comment publier des livres basques s'il n'y a pas de lecteurs? Il faut donc élargir le marché du livre.

MARCHÉ DU LIVRE

Tout se tient: pas de livre ou peu de livres publiés s'il n'y a pas un public pour les lire.

2. Joachim du Bellay né en 1525, meurt en 1560, à l'âge de 35 ans. Axular (15561644) naît quatre ans avant la mort de J. du Bellay.

Il y aurait un moyen d'élargir le marché dit livre basque, ce serait de réaliser une koiné dialectos.

On sait que la koiné est la langue communément parlée dans le monde hellénisé pendant huit siècles: 4 siècles avant et 4 siècles après Jésus-Christ. Le grec biblique assimila des mots, empruntés aux diverses nations du monde oriental.

Il est probable qu'il a emprunté des vocables au Phrygien, au Lycaonien, au *Lydien*. Lesquels? on ne saura jamais, ces langues ayant disparu.

Les textes bibliques s'adressant surtout au monde qui parlait hébreu, araméen, latin il n'est pas surprenant que la koiné contienne des sémitismes et du latinisme.

Chez nous une langue écrite pourrait peut-être emprunter des vocables aux divers dialectes et constituer une koiné. Je dis peut-être, tant je sens mon incompetence pathologique.

Un témoignage me fait oser cette suggestion: Il y a quelque temps, un Basque d'au-delà des monts me disait combien il était heureux de lire les publications des Bénédictins de Belloc où il constatait un essai concluant de sympathie entre le dialecte guipuzcoan et le dialecte labourdin. L'exil des Bénédictins basques à Lazcano avait favorisé ce rapprochement, ce qui prouve que tout est grâce, même l'exil, comme tout aurait pu être disgrâce si en quittant Belloc, ils n'avaient emporté dans leur âme l'amour de leur langue.

Des livres écrits dans la koiné pourraient être lus en Biscaye, Guipuzcoa, Basse-Navarre, Laphurdi et Chubero.

LUMA ORHAZTEKO EDERZEKO

Monseigneur Saint-Pierre dans une de ses conférences, observait que les Basques n'aiment pas écrire. Nos ancêtres n'ont pas, comme jadis les Romains confié au bronze ou à la Pierre le souvenir des faits marquants. Les seules inscriptions, aquitaines connues datent du temps des Romains. Tel le beau document conservé à la sacristie de Hasparren où le «*pagi magister... Genio loci hanc dedicat aram*».

Dans cette conférence, il raconte que Mgr Fleury Hottot avait écrit un Mandement sur la Trinité. A Monsieur le Vicaire Général incombait la tâche ardue d'exprimer dans notre vocabulaire étroit tout le riche contenu du texte épiscopal. M. Inchauspé s'y employa, sans trop de succès. Car il semble qu'à l'incompréhensibilité de son mystère, il eut ajouté l'incompréhensibilité de son basque, si bien que les malicieux disaient: «*M. Inchauspé a traduit Mgr Fleury-Hottot, mais qui nous traduira Inchauspé?*».

Axular aurait dit: «S'il y avait eu autant de livres écrits en basque comme il y en a eu d'écrits en latin, en français et en d'autres langues, la langue basque serait aussi riche. (*Eta baldin hala ezpada euskaldunek berek dute falta eta ez euskarak*).

Le bon travail se fait la plume à la main et M. Lafitte a bien raison de dire aux jeunes prêtres: *Lehenbiziko urtetan har luma, zuen elhekuntzaren orrazteko eta ederzeke*. Je n'ai qu'un reproche à faire à ce conseil, c'est *lehenbiziko urtetan*. Je dirais: *bizi guziko urtetan*.

TRADUCTIONS

Prenons des habitudes de travail. Un excellent exercice est celui des traductions.

L'histoire de la langue française montre tout ce que notre langue, doit à l'effort des traducteurs au XVI^e siècle, notamment à Amyot, le traducteur de Plutarque.

Écoutons Montaigne:

«Surtout je sais bon gré d'Amyot d'avoir su tirer et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du borbier. Sa merci, nous osons à cette heure et parler et écrire» .

Observons qu'Amyot est un contemporain de Joachim du Bellay qui pressentait les possibilités littéraires, et philosophiques de notre langue.

A côté d'Amyot, voici un autre contemporain à qui nous devons l'un des premiers (au sens chronologique) des chefs d'œuvres en notre langue. Il s'agit de Calvin et de son *Institution chrétienne*, livre français qui est une traduction. Car ce livre a d'abord été conçu et écrit en latin. Calvin s'est traduit lui-même.

Il ne trouvait pas dans le français, langue populaire, le vocabulaire indispensable pour contenir les analyses philosophiques et psychologiques qu'il voulait y introduire. Pour faire passer dans le français toute la richesse de sa pensée, il lui fallait agrandir le contenant, dilater sa capacité réceptive. Il a enrichi la langue, c'est-à-dire lui a donné, le pouvoir d'enfermer une pensée plus riche.

Il y a là une leçon que nous ne devons pas laisser perdre.

C'est avec joie que j'ai pu lire dans GURE HERRIA avec quel succès on a pu faire entrer dans les étroites limites de notre vieille langue les genres littéraires les plus divers.

Un numéro de GURE HERRIA nous a montré qu'il était possible de résoudre le problème du vocabulaire en traduisant Don Quichotte, le problème des assonances en traduisant Rabelais, le problème de la phrase complexe, en traduisant Bossuet, le problème de l'analyse sentimentale en traduisant Chateaubriand. L'ironie elle-même, celle de Voltaire et d'Anatole France a pu trouver dans notre vieille langue les moyens d'expression capables de la traduire sans émousser sa pointe.

Nous ne sommes pas porteurs d'un idéal agonisant.

Nous ne nous apprêtons pas à conduire notre langue plusieurs fois millénaire dans le cimetière or dans un «linceul de pourpre sommeillent les dieux morts». Notre langue n'est pas non plus à sa place dans un musée où, à l'abri des temps, il lui sera loisible de pratiquer et de se momifier. Nous sommes très heureux qu'il y ait un Musée basque. Mais nous ne voulons pas d'un Musée de la langue basque.

Nous ne voulons pas davantage que notre langue reste un élément d'un folklore, pittoresque survivance d'un passé pour toujours aboli et maintenu simplement pour la joie de nos estivants et les intérêts touristiques de ceux qui en font un thème de publicité.

Nous voulons que notre langue reste vivante. Nous voulons que nos dialectes ne dégénèrent pas en patois.

Dans son Histoire de la Langue française, Littré fait observer: «Autrefois, les patois étaient des dialectes, c'est-à-dire des idiomes non seulement parlés, mais encore écrits...Au XIV^e siècle, les dialectes, perdent leur autorité et descendent au rang de patois. Sur leurs débris se forme une langue ancestrale et littéraire hors de laquelle on ne peut plus écrire et s'adresser au pays tout entier».

Dans le Pays Basque, comme d'ailleurs partout en France, les élites intellectuelles se multiplient. Une curiosité philologique peut naître plus aisément dans un cerveau plus cultivé. Nous souhaitons que cette curiosité intellectuelle s'inspire de l'amour de notre cher pays et de ses traditions.

Dans la préface qu'il a donné au livre du Docteur de Jauréguiberry M. l'Abbé Lafitte a écrit: «*Votre pays basque à vous est aussi le nôtre parce qu'il est vu avec nos yeux, c'est-à-dire avec notre foi, nos préoccupations, notre sourire ou notre allégresse*».

Cette allégresse par exemple l'a empêché de ne voir dans la piété basque qu'un «*désespoir liturgiquement endormi*». Pierre Loti l'a cru, il lui manquait une communion intime, avec le Pays Basque.

Il me souvient d'avoir enseigné à mes élèves, dont M. Lafitte, qu'il y a deux modes de connaissances: un mode de connaissance discursive et un mode de connaissance intuitive «*per quamdam connaturalitatem*» dit Saint Thomas par une certaine identité de nature entre le sujet et l'objet.

Chez un basque authentique, il y a une certaine identité de nature entre le sujet pensant et l'objet pensé: notre langue.

Si je voulais ramener à l'unité les pensées dispersées qui constituent ma conférence je poserais la question suivante: Qu'est-ce qu'un bascophile authentique? et je répondrais:

C'est celui qui sert la langue basque, en s'en servant.